

À savoir

Quand : En mars 1954, le président Jacobo Arbenz Guzman, élu démocratiquement trois ans plus tôt lors d'élections au suffrage universel (une première au Guatemala!), est renversé.

Comment : Pour raconter cette période-clé de l'histoire du Guatemala, Mario Vargas Llosa utilise la forme d'un foisonnant et touffu thriller politico-historique.

Pourquoi : Prêtextant un péril communiste, le coup d'État a été fomenté par la CIA et un certain Bernays, à la demande de Sam Zemurray, patron de la United Fruit, multinationale qui se sentait menacée par les réformes agraires.

■ Dans son nouveau roman, “Temps sauvages”, Mario Vargas Llosa nous emmène au Guatemala.

■ Il revient sur le coup d'État qui, en 1954, renversa le président Arbenz démocratiquement élu.

■ L'écrivain péruvien nous parle de son intérêt pour cet épisode-clé de la guerre froide.

Que s'est-il passé au Guatemala en 1954 ?

Entretien Marie-Anne Georges
à Paris

Il faut réhabiliter Arbenz !” Tout au long de l'entretien qu'il nous a accordé dans les bureaux de sa maison d'édition parisienne, à l'occasion de la sortie de la traduction française de *Tiempos recios* (*Temps sauvages*, Gallimard), Mario Vargas Llosa répète cette antienne. Réhabiliter le président guatémaltèque, renversé par un coup d'État militaire en 1954 ? L'écrivain péruvien s'y est remarquablement attelé.

Doit-on encore insister sur la faconde de la plume et le sens du récit de celui qui, en 2010, reçut le prix Nobel de littérature et que d'aucuns considèrent comme le plus grand écrivain latino-américain vivant ?

Historiquement, Mario Vargas Llosa n'invente rien. “J'ai respecté tous les coups d'État militaires ou presque. Je me suis, en outre, basé sur des documents officiels qui ont, depuis, été publiés aux États-Unis”, explique-t-il. Les références se bousculent, les personnages aussi, et ce ne sera pas un luxe, pour celui qui ne maîtriserait pas cette période de l'histoire du Guatemala en particulier, et de l'Amérique centrale en général, de concocter un pense-bête des intervenants et de le tenir à portée de main. *Temps sauvages* est un peu le pendant, en plus touffu, de *La Fête au bouc* (Gallimard, 2002), qui narrait la fin de la dictature de Rafael Leonidas Trujillo en République dominicaine en 1961.

Vargas Llosa a aussi passé pas mal de temps à l'Hémérothèque nationale du Guatemala, dont,

à la fin de l'ouvrage, il remercie la directrice, qui a mis à sa disposition les journaux et revues de l'époque. “Je suis allé trois fois au Guatemala. J'ai aussi beaucoup travaillé en République dominicaine parce qu'elle a eu une grande influence – surtout au début de la conspiration de Castillo Armas.” Vargas Llosa a également voulu comprendre pourquoi Arbenz, militaire de prestige, n'a pas essayé d'écarter, en amont, celui qui l'a renversé, le lieutenant colonel Carlos Castillo Armas. Pour ce faire, il a voyagé, avec son ami Percy Stormont, le long de la frontière entre le Honduras et le Guatemala, en visitant les lieux où se dérouleront les actions militaires de l'insurrection de Castillo Armas – cernés, en 1954, côté Pacifique et caribéen, par les Marines. À 85 ans, l'homme de lettres est aussi un homme de terrain.

Guerre froide et maccarthysme

Vargas Llosa entame *Temps sauvages* par un chapitre intitulé “Avant”. Il y est question d'une entrevue entre le directeur de la United Fruit Company, Sam Zemurray, et Edward L. Bernays, considéré comme le père de la propagande politique et l'inventeur des relations publiques. Quelques pages à peine, particulièrement jubilatoires et truculentes (Vargas Llosa ne manque pas de fantaisie pour opposer les allures des deux futurs sbires), histoire de prendre connais-

sance du point de vue de l'auteur. “Ces deux hommes ont probablement eu le plus d'influence sur le destin du Guatemala et, d'une certaine façon, sur celui de toute l'Amérique latine au XX^e siècle.”

Jacobo Arbenz Guzman est élu démocratiquement en mars 1951, à la suite de la première élection au suffrage universel qu'a connue le pays. À son programme, notamment, une importante réforme agraire de redistribution des terres. “Pas du tout une réforme socialiste, précise Vargas Llosa, qui, alors qu'il fréquentait l'Université de Lima, s'intéressait déjà à ce qui était en train de se passer au Guatemala. Non, son modèle était celui d'une démocratie capitaliste comme aux États-Unis.”

Jusque-là, la United Fruit était le plus grand propriétaire terrien du Guatemala. Elle n'obéissait à aucune règle et ne payait pas d'impôts. Arbenz veut changer la donne pour aider la communauté indigène à sortir de la pauvreté. “Mais le Président n'était en aucun cas com-

muniste”, réitère Vargas Llosa, alors que c'est ce que va soutenir la campagne de dénigrement orchestrée par Bernays et commanditée par Zemurray. Nous sommes en pleine guerre froide et le maccarthysme fait des ravages. Les Américains sont habités par une crainte viscérale des communistes.

Aux yeux des connaisseurs, le coup d'État qui renversa Arbenz est la première véritable opération sale perpétrée par les États-Unis avec l'aide

Homme
de lettres
mais aussi
homme de
terrain, Mario
Vargas Llosa
s'est rendu
au Guatemala
sur les traces
d'Arbenz.